

## Jean-Christophe Rufin : du roman français de l'extrême contemporain à l'altermondialisme

Jean Paul ABENA<sup>1</sup>

### **Abstract**

*This article scrutinizes the rufinian discourse to see how the word and the message conveyed reflect how lost the human being is. Our contribution is inspired by the relationship between men. The movements between the social environment found in the fictional universe of Rufin and the real world evoke the feelings that his texts portray social issues, images of a fragmented society. From this viewpoint, how is Rufin standing as an adherent to alterglobalization? The formal structures found in the corpus destroy negative thoughts and actions in order to build a brand new society. To achieve that goal, the sociopragmatic and multidisciplinary approach by Kalulu Bisanswa is used as the groundwork.*

**Keywords:** alterglobalization; intolerance; discourse; fanaticism; interdiscursivity

**DOI:** 10.24818/DLG/2022/39/11

### **Introduction**

Ce travail repose sur un corpus construit à partir de cinq romans de l'écrivain français, Jean-Christophe Rufin : *Les Causes perdues* (1999), *Rouge Brésil* (2001), *Le Parfum d'Adam* (2007), *Katiba* (2010), *Check-Point* (2015). Il est semblable à un monstre polymorphe et polyphonique tentaculaire. Ces tentacules distillent des voix discordantes, reflets d'une société haletante. Son esthétique « arc-en-ciel », marquée surtout par « l'esthétique de la contamination » déconstruit les stigmates de l'intolérance dans le sociotexte « rufinien ». Il est une métonymie du monde et de l'humanité. C'est un corpus des maux par les mots, un corpus nomade qui brise toutes les frontières littéraires et même culturelles. Il scrute ainsi la question de la rencontre des civilisations :

*Les événements qui constituent la trame de ce roman, s'ils ne sont pas véridiques, ne paraissent non plus, hélas, invraisemblables. En tout, ils alertent sur un risque bien réel, que chaque grande conférence internationale consacrée à l'avenir de la planète fait resurgir : la mise en accusation des pauvres, considérés non plus comme un enjeu de justice et de solidarité mais comme une menace. De la lutte contre la*

---

<sup>1</sup> Jean-Paul Abena, Dr. Université de Yaoundé 1 - Cameroun, Jabena37@yahoo.com

*pauvreté, nous sommes en train de passer à la guerre contre les  
pauvres*

(Rufin, 2007 :745).

Le corpus met en évidence le caractère paradoxal et lugubre de l'existence qui hisse Rufin au panthéon des chantres de la tolérance. L'article envisage ainsi scruter le discours « rufinien » pour voir comment la parole et le message véhiculés reflètent l'être humain en perte de repaire et de repère. Sous ce prisme, comment Rufin se fait chantre de l'altermondialisme ? Ainsi, la mise en commun des artifices narratif et discursif concourt à la déclinaison de la vision du monde de Rufin qui ricoche sur l'altermondialisme tant sur les plans socioculturels que littéraires.

Ce questionnement élaboré, pour être éclairé, prend appui dans le vaste champ de l'analyse du discours, procédé de recherche en sciences sociales qui permet d'interroger l'acte de parole. Il s'agit de l'analyse de l'articulation du texte et du lieu social dans lequel il est produit. L'approche socio-pragmatique, par le biais de l'analyse du discours, qui inspire cet article, approche sommative et multidisciplinaire, articule les spécificités internes du texte en rapport avec les conditions externes de production. Elle fait appel, en partie, à la sociologie institutionnelle suivant les théories de Pierre Bourdieu qui conçoit l'écrivain en fonction du jeu de positionnement dans le champ littéraire en termes de dispositions, de positions et de prises de position. Justin K. Bisanswa dans sa perspective, associe la sociologie institutionnelle à l'analyse rhétorique pour mettre en avant une approche socio-pragmatique des œuvres afin de tisser la relation qui existe entre les stratégies discursives adoptées par les auteurs et l'état du champ dans lequel ils s'inscrivent. Autrement dit, l'approche socio-pragmatique est une intersection entre le discours institutionnel et le discours littéraire. Elle axe son intérêt sur le discours en corrélation avec l'institution sur L'article s'articule autour de la trajectoire sociale et littéraire, de la scénographie discursive et la cosmogonie poétique et culturelle de Rufin.

### **1. Jean-Christophe Rufin, un écrivain déchiré entre l'écriture et l'action**

L'identité met en lumière un individu et dresse, globalement, son parcours. Le sociologue Pierre Bourdieu remarque que le créateur doit passer, impérativement, par trois instances qui, selon lui, donne à voir de

l'image du sujet-créateur, de l'auteur ou de l'écrivain. Jérôme Meizoz parle alors de posture : « J'ai défini la posture comme la présentation de soi d'un écrivain, tout au long de sa gestion du discours que dans ses conduites littéraires publiques » (Meizoz, 2001 : 83) La posture est donc un processus de formation et de consolidation de l'image de l'auteur au cours de sa production. Il devient donc légitime d'étudier la trajectoire de Rufin.

Jean-Christophe Rufin est né le 28 juin 1952 à Bourges, d'un père vétérinaire. Il sera élevé par son grand-père, lui aussi médecin : « J'ai passé mon enfance et mon adolescence à Bourges, élevé par mes grands-parents à l'ombre de la cathédrale [...]. Mon grand-père était médecin généraliste » (Rufin, 2002 : 6-14), Ce qui le prédisposait déjà à devenir médecin dans la mesure où le milieu social influence le devenir de l'enfant.

Sur les pôles scolaire et académique, il a été tour à tour au lycée Janson Bailly et Claude Bernard, à la Faculté de Médecine La Pitié-Salpêtrière et l'Institut d'Etudes politiques de Paris. Rufin a fréquenté des milieux hétérogènes qui font de lui un écrivain atypique, un écrivain épris de justice et de mots. À ce titre, il connaît une carrière riche en émotions et en images qui préfigure son entrée dans la scène littéraire.

Son parcours professionnel, sur le plan médical, commence dans plusieurs structures hospitalières où il occupe plusieurs fonctions. Cette riche expérience médicale reste pour lui incomplète et insatisfaisante :

*J'étais plutôt quelqu'un qui cherchait sans le savoir la rencontre avec l'histoire. Ne me croyez pas prétentieux ! Je cherchais en réalité un lieu où une forme de choix fondamental soit possible, mais sans dimensions révolutionnaires. Aux sources vives de l'histoire, il est donné d'être témoin de ses mouvements.*

(Rufin, 2002 : 6-14).

Rufin se veut témoin de l'histoire et de l'action. Il a pour désir de sortir de sa blouse blanche pour faire la rencontre d'avec d'autres sphères dans l'optique d'enrichir son expérience et d'être à la pointe de l'information.

C'est alors que s'ouvrira une autre expérience : celle de Médecins Sans Frontières. Il connaît sa première mission humanitaire en Afrique, en Amérique centrale et en Asie. Il sera tour à tour Directeur d'ACF en Éthiopie, Vice-président de Médecins Sans Frontières, etc. Cette dense carrière humanitaire sera couronnée par un autre poste de président d'Action contre La faim.

Ces atouts favorisent son entrée dans la haute administration française. En Août 2007, il occupe le prestigieux poste d'Ambassadeur de France au Sénégal et en Gambie. Ce séjour se distingue par une action héroïque : « Au premier semestre 2008, il participe avec les agents de la DGSE à la trappe des fuyards d'Al-Qaïda après l'assassinat de touristes français en Mauritanie » (Rufin, *La tribune.fr*). Ce poste lui vaudra d'ailleurs de nombreux griefs.

Rufin rompt avec les habitudes très diplomatiques de ses prédécesseurs et se hisse comme un moderniste, un progressiste, un agitateur de conscience et un révolutionnaire. Il se veut libre dans sa manière de voir, de concevoir et de percevoir le monde : « La médecine m'a formé à écouter, à mettre les autres à l'aise, à leur faire accepter mes traitements » (Rufin, 2002 : 6-14). Ces mots laissent transparaître sa satisfaction d'avoir été au secours des victimes, des misérables et des miséreux, des faméliques et des victimes de la guerre. Néanmoins, l'homme n'est pas au bout de son nomadisme. Il veut s'exprimer pour dire le monde.

Cette envie d'apprendre, de connaître, d'écrire, de réfléchir lui ouvre une porte dans la scène littéraire française. Se voulant plus proche de l'homme, il se lance dans l'écriture après plusieurs expériences glanées. Jean-Christophe Rufin reproche à la médecine technique son caractère figé, fermé et incomplet. Il se décide de vivre une autre expérience de la médecine : la médecine de l'âme. Selon lui, elle est plus proche du Moi :

*La richesse de la médecine, c'est la qualité de son regard. La médecine reste un des rares métiers où l'on apprend à regarder, à écouter, à communiquer vraiment. Vous y êtes constamment déstabilisé par ce qui vous arrive, au sens immédiat du terme : les gens qui viennent vous consulter, les problèmes qui vous sont posés, les émotions qui sont manifestées devant vous... C'est donc un métier du regard. Mais ce regard ne doit pas enfermer dans une technicité*

(Rufin, 2002 :6-14).

Malgré le caractère passionnant de la médecine, elle accuse des limites. Elle ne s'occupe que de la dimension corporelle de l'Homme. Soucieux de se mettre au service d'Autrui, confronté aux questions fondamentales de notre temps, ère de déchirures et d'intolérances, Rufin décide de guérir par les mots les maux sociaux: « Comme l'humanitaire, la littérature est le prolongement de notre relation à l'Autre, mais dans la mesure seulement où le geste refuse d'être didactique » (Jolicœur , 2004 : 24-

28). Pour rendre le geste de la littérature didactique et pragmatique, il fera son entrée par les essais politiques consacrés aux questions internationales. Toute suite, il se rend compte que l'essai tout comme la médecine ne lui permettent pas d'interpeler l'humanité sur les risques qu'elle en court. L'essai, en plus, n'est pas populaire comme le roman, seul genre démocratique. Dans celui-ci, l'écrivain imprime et s'imprime, crée des sensations et des émotions nouvelles. Après ces hésitations, il se consacre définitivement au roman : « Je n'ai jamais eu la volonté d'écrire des romans historiques, mais de raconter des histoires qui m'intéressent moi-même, qui sont en résonance avec ce que j'ai vécu. [...] puisqu'il s'agit d'un médecin de l'âme et non d'un médecin technique » (Rufin, 2002 : 6-14). Le roman devient le moyen et le lieu de témoignage où l'écrivain raconte et se raconte, un lieu d'expression de soi et du vécu quotidien. D'ailleurs Archie dans *Le Parfum d'Adam* assigne cette mission au médecin de l'âme : « Ecouter, reconstruire une énigme à partir d'indices et ensuite agir : n'est-ce pas exactement ce que l'on attend des médecins ? » (Rufin, 2007 : 31). Un médecin authentique est celui capable de toucher à la fois toutes les dimensions de l'homme pour son épanouissement. À cet égard, il a à son actif de nombreuses publications romanesques. Rufin se hisse donc comme un écrivain pluridimensionnel. C'est à titre qu'il devient impérieux d'embrayer sur son discours.

## **2. Le discours « rufinien », miroir de la société contemporaine**

« L'espace romanesque est celui où se déroule l'intrigue » (Weisgerber, 1978 : 227). À cet effet, la fiction est devenue le levier de la lecture du monde dans la mesure où elle est porteuse de symboles. L'espace dans lequel se déploie l'intolérance est un espace réel qui reflète les différents foyers de tension de tous ordres. Dans ce sillage, l'Europe, l'Afrique, l'Amérique retrace l'itinéraire de l'inhumain triangle de l'esclavage. Partant de l'Europe, de l'Afrique, et de l'Amérique, aucune entité n'est à l'abri des soubresauts internes ou externes qui ricochent sur une violence plurielle internationalisée et même transnationale. Le monde réel et le monde des imaginaires possibles se rencontrent.

### **2.1 Les fanatismes multiformes**

La société contemporaine ploie sous le fardeau des idéologies dévastatrices. En effet, *Le Parfum d'Adam* fait part d'un projet machiavélique

qui consiste à éventrer non pas la pauvreté mais le pauvre. Le professeur Fritsch dans les années 67 anime un séminaire portant sur le thème de la démographie. Pour celui-ci, les pauvres prolifèrent et deviennent ainsi un danger permanent pour la nature et la société industrielle : « Le thème de mon séminaire, cette année-là, était la démographie. Il m'était apparu que c'était le pivot de la question du rapport Homme/Nature » (Rufin, 2007 : 47). C'est de ce thème qu'est né le projet cynique de la déstabilisation des États et des peuples faibles. La principale cible étant l'homme pauvre. Par conséquent, ce meurtrier, le pauvre, parent pauvre de la planète, doit disparaître : c'est l'aporie du développement :

*L'Aporie du développement, c'est ceci : la civilisation technique et industrielle est destructrice de la nature, c'est entendu. Mais au même temps, elle apporte des solutions aux problèmes qu'elle pose. Par exemple, toutes les sociétés développées ont une croissance démographique faible, voire négative. Au contraire, les pays sous-développés, le fils du pauvre, ne cessent de s'accroître en nombre. Et ce grouillement sans aucune évolution technique a des conséquences dramatiques : déforestation massive, désertification, progression, de mégapoles anarchiques*

(Rufin, 2007 : 472).

Cette déclaration est empreinte de deux thèses contradictoires. La première dédouane l'Occident, malgré qu'il soit un acteur virulent de la dégradation de la nature. Il bénéficie des circonstances atténuantes parce qu'il prétend avoir les moyens de reconstitution de la nature. Se soulève ici, l'élan de supériorité que s'adjuge l'Europe par rapport aux autres continents. La deuxième désavoue les pays sous-développés qui s'accroissent à une vitesse de croisière. Cette prolifération de sa population a des conséquences drastiques sur l'avenir de la société. Par conséquent, pour stopper son développement anarchique, il devient impérieux de limiter son ruissèlement. C'est pourquoi, s'inspirant des théories de l'écologie radicale et des thèses démographiques de Thomas Maltus, Les Nouveaux prédateurs décident de mettre sur pied un projet ahurissant. La mise en exécution de ce lugubre projet prend son essor en Europe de l'Ouest. McLeod, l'un des participants du séminaire de 67, se charge de mettre en exécution leurs passions estudiantines. Il use de sa fortune et de son pouvoir pour réaliser l'odieux projet qui consiste à décimer le pauvre. C'est ainsi qu'il dote Rogulski d'un laboratoire ultra- moderne pour la transformation du vibrion cholérique qui sert d'arme bactériologique :

*Je l'ai fait venir à New-York où j'habitais à l'époque. Le pauvre était pratiquement clochardisé. Il avait passé plusieurs années en URSS et, à son retour chez lui, on l'avait nommé dans un labo de deuxième zone de Gdansk. Sa seule perspective, c'était une retraite minable trois ans plus tard. Je lui ai proposé de rester en Amérique. Il a refusé, figurez-vous que cet imbécile aime la Pologne. Il ne veut pas vivre ailleurs. Alors, je me suis arrangé pour faire un don anonyme à une fondation sur la génétique dont je suis administrateur. Et nous avons créé un centre ultramoderne à Wrocław dont il est devenu directeur*

(Rufin, 2007 : 615)

Il appert de cet extrait que l'argent ouvre toutes les portes : les portes du mal comme les portes du bien. McLeod hypnotise les consciences pour assouvir ses désirs lugubres. C'est le fanatisme idéologique qui rime avec celui dit économique. En effet, pour des raisons matérialistes, Just et Colombe, deux jeunes orphelins, sont livrés à Villegagnon sous prétexte qu'ils iront retrouver leur père au Brésil dans le texte *Rouge Brésil*. Or, le vrai mobile est ailleurs. Il concerne l'héritage. Éloigner ces enfants de leur héritage profite à leur tante rongée par la pauvreté :

*Son mari et elle, poursuit-il, ont tout fait pour abattre le vieil oncle qui avait la charge de ces deux enfants. Ce ne fut pas difficile, car il ne s'y entendait guère, en affaires. De Griffes a fait si bien qu'il l'a ruiné et qu'il en est mort. En faisant partir les enfants, De Griffes et ta Mère Marguerite ont écarté les derniers prétendants à l'héritage du domaine de feu l'oncle. Me comprends-tu ?*

(Rufin, 2001 : 135)

La révélation est foudroyante. Au détriment du « Dieu-Amour », règne le « dieu argent ». On sacrifie des âmes vivantes pour des intérêts économiques. L'image reflète la société postmoderne dans laquelle, gagner de l'argent à tout prix et à tous les prix, est devenu une doctrine ainsi qu'une religion. La société « rufinienne » est en perte de repère. Son seul repère est d'amasser les biens en poussant au bout du monde les ayants droits.

Le texte *Check-Point* incarne également la déshumanisation. Ici, les produits de première nécessité destinés pour les réfugiées côtoient les armes dans les convois humanitaires. En même temps qu'ils viennent en aide aux nécessiteux, ils leur livrent la poudre à canon pour perpétuer les conflits. Ils sont devenus des bombes roulantes. À la découverte de la supercherie, Maud est courroucée :

*Je crois que l'humanitaire, c'est beaucoup de choses et il y a aussi beaucoup d'acteurs sur ce terrain. Que les grandes organisations de l'ONU s'en tiennent à apporter des vivres, c'est normal. Il en faut tout de même et elles ne peuvent prendre aucune initiative en dehors du mandat qui leur est confié par les États. Mais les ONG n'ont pas ces contraintes. Elles sont libres. À quoi sert leur liberté, si elle ne leur permet pas d'aller au-delà, de faire des choses interdites ?*

(Rufin, 2015 : 88)

Les associations caritatives sont détournées viscéralement de leur objectif. Celles qui volent à la rescousse des déshérités sont les mêmes qui arment ces déshérités pour s'entretenir. Les problèmes politiques, sociaux sont une entrave pour l'épanouissement de l'homme. Ces mobiles ricochent, premièrement, sur « Le terrorisme d'État » (Mongin, 1984 : 145-149). Les gouvernants attisent la veine de l'intolérance chez les gouvernés. Ils trouvent du plaisir à faire souffrir le peuple. Tout cela au mépris de la dignité humaine :

*Enfin, le groupe des expatriés et des responsables politiques a été traité par les chefs de la guérilla eux-mêmes dans une étrange mise en scène. L'intention des maquisards était, à l'évidence, de régler leurs comptes sans pitié mais ils voulaient faire avec les apparences du droit, sans doute à cause de la présence d'étrangers. Après avoir sorti du rang les responsables politiques les plus importants, c'est-à-dire Bernhanou et ses principaux adjoints, les rebelles ont entrepris de les juger. Un procès éclair a été improvisé. Une petite table de bois et trois mauvaises chaises où installer la cour ont fait l'affaire. Après quelques minutes, d'audience, le jugement a été prononcé : Trois condamnations à mort, notamment pour le chef déchu, et la détention perpétuelle pour les autres*

(Rufin, 1999 : 219).

Ici, règnent l'injustice et la dictature. La population est muselée. Les rebelles et les maquisards en collaboration avec le politique font la loi. Ils abrègent la vie des citoyens sans remords. Les guerres fratricides écument également le sociotexte « rufinien » :

*Quand elle a commencé, Quinze ans plus tôt, J'ai cru que la sécession de notre province d'Erythrée allait nous apporter un peu de spectacle, des manœuvres militaires, des assauts héroïques, bref qu'elle pourvoierait à la mort. Le danger, s'il finissait par nous tuer, nous délivrerait au moins de l'ennui. Dans les deux camps, chez les Éthiopiens gouvernementaux comme*

*chez les rebelles Érythréens, un marxisme ténébreux et probablement mal digéré promettait de décupler les ardeurs nationalistes et décourageait tout compromis*

(Rufin, 1999 : 13)

On se rend compte que, malgré la description horrible des revendications politiques, le spectacle pouvait changer le cours de la vie. Mais peine perdue, la situation se dégrade au fur et à mesure que le temps passe. Il n'y a aucun espoir de dialogue. L'Érythrée se bat pour la sécession et l'Éthiopie voudrait que les deux provinces restent unies.

Dans *Rouge Brésil*, des guerres fratricides et intestines y sont aussi présentes. Les Indiens, symboles de l'intolérance, du rejet et de la haine tribale, offrent un tableau sombre et triste. Ce tableau est manifeste dans ce récit associé au dialogue dans lequel se lisent les actes de répulsion. Dans cette séquence énonciative plurivocale dans laquelle interviennent trois instances énonciatrices, se dégagent la fureur :

*Mais s'ils se montraient amicaux avec les Français, ces Tupis restaient des Indiens habités de craintes magiques. Quand ils virent s'avancer les femmes captives, ils saisirent les massues, poussèrent des cris et montrèrent leur intention de les mettre à mort. Colombe s'interposa puis se jeta à la tête du chef.*

- *Ces femmes sont innocentes ! s'écria-t-elle.*

- *Ce sont des Tabajares, grondait L'indien qui ne les quittait pas des yeux. Ce sont nos ennemis*

- *Epargnez-les, dit Colombe. Regardez bien : ce ne sont plus des Tabajares mais de pauvres esclaves à demi mortes de travail*

(Rufin, 2001 : 377).

Nous constatons que sur le plan interne, les tribus autochtones se regardent en chien de faïence et se font la guerre. Le drame et la tragédie font la part belle de l'intolérance. On use des méthodes primitive et archaïque pour faire mal et l'ennemi mérite la mort. Dans *Le Parfum d'Adam*, les fanatiques écologiques projettent déverser la nouvelle souche de choléra dans une favela brésilienne pour décimer les pauvres. L'Homme moderne, incarnée par l'idéologie fanatique des tenants de l'écologie radicale, après avoir, semé le trouble dans le monde, se lancent dans une guerre contre le pauvre. La première étape de ce scandale est le Brésil : « La guerre aux pauvres. J'en suis sûre, c'est l'ultime étape de cette aventure magnifique de l'Homme moderne qui a produit autant de destruction que de richesse, et

qui, après avoir créé la misère et l'avoir rejetée, s'apprête maintenant à lui faire la guerre » (Rufin, 2007 :75). Le pauvre n'a pas de place dans la société postmoderne. Il en est le maillon faible et le parasite de ladite société. Face à ces dérives :

*Comment pouvons-nous vivre ensemble si notre monde est divisé au moins en deux continents, de plus en plus éloignés l'un de l'autre, celui des communautés qui se défendent contre la pénétration des individus, des idées, des mœurs qui viennent de l'extérieur, et celui dont la globalisation a comme contrepartie une faible emprise sur les conduites personnelles et collectives ?*

(Touraine, 1997 : 16)

Le constat fait par Touraine est triste. Au regard de cela, on remarque que deux continents ou même deux communautés sont présents dans le monde. Le continent des puissants, des riches et des forts et le continent des faibles et des pauvres. Dans cette bipartition sociale, la « tribu des faibles » ne cesse de recevoir les assauts de la « tribu des forts » à l'assujettir et à lui faire vivre l'enfer. Ce qui nous conduit à dire que « La marque particulière du sous-développement, c'est la misère objective, celle qui n'a pas besoin d'être consciemment vécue pour être. Elle s'appelle ignorance, superstition, analphabétisme. C'est la véritable misère, celle qui maintient ou ravale l'homme à l'état de sous-humanité par l'aliénation et le défaut de la liberté qu'elle entraîne » (Njoh Mouelle, 1998 : 29). Il est donc clair que tout est fait à dessein pour maintenir le pauvre dans une situation précaire. Les conséquences de cette lutte sont la sécheresse, la déforestation et la destruction de l'identité narrative :

*C'est bien là, me dit-il. Je reconnais ce bâtiment et la pompe. Mais je vous jure qu'on ne voit plus un seul arbre à cet endroit et la pompe est à moitié enfouie dans le sable. D'ailleurs, les femmes font, paraît-il deux kilomètres pour aller tirer de l'eau dans le cours d'une rivière presque à sec. J'en ai vu toute une troupe avec de grosses cruches en terre sur le dos*

(Rufin, 1999 : 41).

La population croupit sous le poids de la famine et de la sécheresse causées par les affres de la guerre civile. Dans cette perspective : « Les nationalistes comme tous les différentialistes, portent en eux la guerre » (Touraine, 1992 : 136). Dans *Katiba*, la situation est désastreuse :

*La région qui va de la Mauritanie au Tchad en passant par l'Algérie est grande comme l'Europe mais elle ne contient que du sable. Personne ne surveille les frontières et toutes sortes de gens, des Touaregs, des trafiquants, des islamistes, se promènent librement dans cet immense espace. Des*

*groupes Djihadistes nomadisent à travers cette région, au Sud de l'Algérie et au nord du Mali. Ils mènent des opérations violentes (attaques terroristes, enlèvements) dans toute la zone, parfois loin de leur base qu'on appelle Katiba*

(Rufin, 2010 : 78-79).

La région du Nord du Sahara est la chasse gardée de toutes sortes de trafics. Les djihadistes portent la palme d'or en y menant une guerre asymétrique contre les États. À partir de leur base, ils fomentent des attentats qui bousculent des frontières nationales pour atteindre les confins de la terre

## **2.2 Les combats théologiques et les racismes**

Dans *Check-Point* l'essentiel de la trame narrative repose sur les interférences religieuses. Ces altercations religieuses opposent le monde chrétien et le monde musulman. Ils se rangent en bataille pour des questions de pratiques religieuses. Dans le souci d'obtenir d'amples informations sur la zone en conflit, Maud interroge Alex : « A quoi ça ressemble, Kakanj, puisque tu connais ? » (Rufin, 2015 : 52). Alex rétorque : « C'est un sale coin, une enclave croate encerclée par les musulmans, eux-mêmes encerclés par les Serbes. Ailleurs, les combats ont dessiné des zones assez homogènes mais à Kakanj, c'est impossible. Les populations sont trop imbriquées. L'ambiance est tendue » (Rufin, 2015 : 52). Nous sommes dans un panier à crabe où il devient difficile de cerner les différentes entités. On a l'impression que nous sommes dans une « hétéro-homogénéité culturelle ». Pourtant, au nom des questions religieuses, tribales mieux d'identité, des poches d'altercation cancérisent les habitants, qui sans vergogne passent à l'action : « Voilà une vraie guerre, particulièrement atroce, la première en Europe depuis un demi-siècle, qui se déclenche à l'intérieur de ce qui fut pendant soixante-treize ans un même pays, entre des peuples dont la plus part parlent la même langue, vivent mêlés, et semblent ne se distinguer l'un de l'autre que par la religion » (Garde : 2003 : 91-104). À ce propos, on se rend compte que les conflits qui dégénèrent dans ce territoire se justifient par l'appartenance religieuse. Les Orthodoxes, les Catholiques et les Musulmans se livrent une guerre âpre et atroce pour des questions de foi. Le fanatisme religieux a atteint une proportion inquiétante dans le corpus d'étude. Dans la baie de Guanabara au Brésil, la question des pratiques religieuses entre Protestants et Catholiques est mise en relief :

*Ce que l'amiral découvrit dans ce texte l'épouvanta. Toute la liberté, l'audace, la lave bouillante de l'esprit qui coulait à travers les premiers écrits*

*protestants s'était figée dans les ordonnances. Sous le prétexte d'y mettre de l'ordre, Calvin semait la mort de ses propres idées. La réforme sous sa plume, devenait règlements, châtiments, police. Villegagnon s'en voulut d'avoir par ignorance de cette évolution, fait appel à un tel homme. Mais l'erreur était commise ; il fallait en sortir. [...] On pouvait laisser les catholiques célébrer Marie sans pour autant reconnaître sa nature divine. [...] Les protestants pouvaient admettre cette tendresse, sans confondre avec l'idolâtrie.*

(Rufin, 2001 : 352)

La figure au centre de cette bataille est Marie. La réforme calviniste est tellement rigide qu'elle se refuse d'admettre une pratique autre que celle contenue dans les récits bibliques. Pour cela, toute personne qui rame à contre-courant de ses réformes doit trouver la mort. Or les Catholiques vénèrent Marie ce qui n'arrange pas les Protestants. C'est à ce titre que Villegagnon regrette d'avoir fait appel aux Protestants dans l'île. En effet, la réforme de Calvin prêche la mort. Incontestablement, les Catholiques tout comme les Protestants usent de violence pour s'imposer et se faire écouter. Dieu n'est plus au centre de leur vie mais de la religiosité. Toujours, sur la question religieuse, une autre tendance protestante use de cruauté et de terreur pour se faire entendre : les anabaptistes. Ceux-ci, sont considérés comme les ennemis du monde par leur caractère réfractaire : « Des bienheureux ! Les pauvres. Ce sont les hommes les plus persécutés de la terre. Ils ont voulu mettre à bas les rois, les Églises, toutes les coutumes. Certains d'entre eux veulent vivre comme Adam. À vrai dire, tout le monde les déteste et c'est un miracle que ceux-ci aient échappé au bûcher » (Rufin, 2001 : 102). Pour les anabaptistes, l'homme doit retourner à l'époque d'Adam. Faute de se faire comprendre, ils usent de violence. C'est pourquoi, ils sont pourchassés par les autres tendances religieuses.

Le radicalisme religieux, sous la coupole de l'islamisme, ronge la société maure. Dans ce pays, la religion islamique se réclame être authentique. Par conséquent, rejette toutes les autres tendances musulmane et religieuse :

*Ils demeurèrent là silencieux, tous les cinq, avec leurs turbans et leurs barbes, penchés sur une petite théière. Ils avaient tous connu une première vie. Ils avaient été tous militaires, enseignants, médecins. À l'époque, ils se rasaient chaque matin, enfilaient des costumes à l'européenne, nouaient des cravates. Désormais, la tenue islamique les réunissait. Les bons jours, ils se*

*ressentaient cette égalité comme le rejet des artifices de l'occident, un retour à leur être authentique, à la paix du prophète.*

(Rufin, 2010 : 24).

Pour eux, le monde de paix recherché et prôné par le Prophète Mohamed se trouve dans la religion islamique. D'abord, on relève le rejet du vestimentaire occidental jugé extravagant. En plus, ils ne veulent plus entendre parler de leur éducation ou même de leur science. L'identifiant mobilisateur devient ainsi, sur le plan de l'accoutrement, la tenue islamiste. L'islamisme est « un projet puissant qui remet en question une forme de prééminence hégémonique de l'Occident » (Karoui, 2018 : 15). Cette authenticité consiste à rejeter les autres obédiences et à leur déclarer une guerre sans merci. La concrétisation de leur identité est manifeste leurs turbans et leurs barbes, symboles de leur authenticité. Au-delà du rejet systématique du monde occidental observé, d'autres fanatiques se réclament de l'islam traditionnel :

*Aïssatou était une soninké. Cette ethnie de la région du fleuve Sénégal s'honore de constituer la descendance du grand empire du Ghana, qui connut son apogée au VIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont des musulmans très stricts, encadrés par des rites fortement enracinés. Ils ont préservé leurs traditions et l'autorité des chefs de clans et des marabouts. Aïssatou trouva un matin l'occasion d'expliquer à Dimitri que cet islam ancien était beaucoup plus modéré. Plus modéré que quoi ? Elle ne le désignait pas clairement mais il comprit qu'elle opposait cette religion bien ancrée à la fièvre islamique de ceux qui s'étaient éloignés de leurs rites et de leur foi, pour y revenir aujourd'hui de façon désordonnée.*

(Rufin, 2010 : 61-62).

En Mauritanie nous observons une confrontation entre l'Islam traditionnel jugé modéré et l'Islam moderne rivé vers la violence et la terreur. Les pratiquants de cette dernière catégorie sont dépossédés des valeurs ancestrales et éthiques. Ils ont perdu les repères et les repaires et se cherchent par tous les moyens pour imposer une vision qui n'a aucun fondement. Faute d'être écouté, on passe à l'offensive en semant la terreur. La première catégorie quant à elle, se veut authentique et modérée. Nous remarquons qu'elle se fonde sur une discipline de marbre, la conservation des us et coutumes, le respect de l'autorité et de tous les guides spirituels. On assiste en conséquence à des confrontations internes qui diluent l'esprit de fraternité et de cohésion sociale.

Dans *Les Causes perdues* les populations croupissent dans la xénophobie. Le gouvernement n'a pas l'assentiment des étrangers : « Donc reprend-il, on ne s'est rien dit tout de suite. C'est seulement vers minuit que j'ai demandé, mais comme ça, où étaient les copines. Les autres m'ont avoué qu'ils ne savaient pas. On a passé quelques coups de fil et on a découvert que la police avait raflé cette nuit toutes les filles qui étaient avec des étrangers » (Rufin, 1999 : 108). La fibre xénophobe est l'une des armes qu'utilise l'État pour pérenniser son hégémonie et spolier de plus en plus le peuple. Le racisme anti-blanc n'est pas en reste. Ricardo fait des révélations macabres et scandaleuses à ce sujet :

*Tous les Italiens, Hilarion, rappelez-vous. Tous : le petit sergent comme le cadre colonial, le pauvre comme le riche. Les officiers à qui cela était pourtant formellement interdit, même les policiers qui avaient justement reçu l'ordre d'interdire les unions mixtes ; puis encore les juges, les fonctionnaires, les douaniers, les médecins et les malades ; les célibataires et ceux qui avaient amené leur famille...*

(Rufin, 1999 : 153)

La présence de la ponctuation expressive et notamment les points de suspension induisent que ceux-ci sont passés de vie à trépas, quand ils n'ont pas été tout simplement conspués du pays. Le climat dans ces contrées est invivable. La chose politique représente le Saint graal des gouvernants. Et celui qui ose s'en approcher se voit tout simplement lyncher ou museler. « La misère subjective » (Njoh Mouelle, 1998 : 33) et « La misère objective » (Njoh Mouelle, 1998 : 33) se répondent. Les exactions homophobes se décèlent également dans le corpus.

La description faite d'Idaho dans le corpus contraste avec sa symbolique idéologique. C'est un pays au paysage chatoyant. Il est comparable à la Belle au Bois dormant. Ensuite, Idaho doit sa notoriété à la tradition des trappeurs, à la civilisation américaine marquée par la Kentucky Fried chicken et ses énormes stations-service chevron. Derrière ce décor marqué d'histoires et de tourisme, se cache une volonté nocive et rancunière auréolée par la haine de l'être humain en général. Paul Matisse, à la recherche de Ted Harrow, rencontre la mère de ce dernier. C'est alors qu'il découvre la face cachée d'Idaho. En effet, Marie Rosaire prend en procès le genre humain. Dans l'optique de caractériser Paul Matisse, elle lui demande de se montrer : « Montrez-vous. Ils sont bien noirs, vos cheveux. Et crépus ma parole ! Vous êtes portoricain peut-être ? Elle ouvrit les grands yeux

affolées – Un nègre ! Un nègre, pardi, voilà ce que vous êtes » (Rufin, 2007 : 344). Cette révélation montre que Marie Rosaire nourrit de la haine pour le Noir. Pour elle, le Noir est un sous-homme qui ne mérite pas sa fréquentation. En outre, l'Homme blanc rentre dans la même nasse. D'ailleurs, elle les appelle des ordures. En effet, lorsque son mari perd son emploi, après la naissance de Ted Harrow, ce dernier est allé auprès de ses frères pour demander de l'aide « et ces ordures de blancs, tous plus riches les uns que les autres, lui ont claqué la porte au nez souligne-t-elle. » (Rufin, 2007 : 346). Elle est rongée par l'indifférence qu'affiche la race blanche. Par conséquent, elle n'a pas de considérations à ses côtés. Blanc comme Noir, c'est le revers de la médaille. Pour les Indiens, ces races manquent d'amour. Pour les uns, ils sont riches et se désolidarisent des pauvres. Pour les autres, les Noirs, ils sont tellement pauvres qu'ils n'ont rien à apporter à la construction de l'humanisme.

En Pologne c'est une vision horrifiante de l'aporophobie qui est mise en relief. En effet, Wroclaw en Pologne est la ville dans laquelle exerce le biologiste Rogulski, dans un laboratoire ultra -moderne. Il est chargé de transformer la souche cholérique en une souche plus résistante. Nous sommes en présence d'un projet homophobe, le nouveau nazisme.

*Il [Rogulski] a caché que le choléra n'est pas tel quel une bonne arme bactériologique. Mais il avait travaillé dessus en Russie et il était convaincu qu'on pouvait l'améliorer. Il suffisait selon lui de modifier de deux manières : d'une part créer un vibrion cholérique pathogène immunologique différent des souches habituelles, pour que personne ne soit protégé dans les zones d'endémie ; d'autre part accroître la résistance du microbe pour que la contagion soit plus facile. C'est un choléra de ce type qu'il a créé dans son labo et qui a été dérobé dans les conditions que vous savez.*

(Rufin, 2007 : 621-622)

Ces propos de McLeod, soulignent que c'est en Pologne que la nouvelle arme bactériologique a été fabriquée des mains de maître du professeur Rogulski. Cette arme fatale est destinée à réguler la pression démographique des pays pauvres. En l'utilisant, il est difficile voire impossible, pour les infectés de trouver des mesures palliatives pour échapper à la mort. Sous ce prisme, il devient sceptique de croire que les maladies telles que Ebola et le Sida ou même encore le coronavirus ne sont pas les résultantes des manipulations scientifiques et biologiques. Alors les pauvres vont tomber comme les mouches à la grande satisfaction des pays

riches. Et on pourra accuser la nature d'être au faite de cette catastrophe. Le regard est condescendant, dévalorisant et dévaluant.

### 3. Conclusion

Au regard de ce parcours heuristique, le corpus d'étude fait une peinture de la société contemporaine et préconise le rapprochement des peuples que les intolérances éloignent. Vivre avec l'Autre participe de la cohésion sociale. Et pour y parvenir, l'altermondialisme se pose comme une arme intrépide pour le développement de l'humanisme, un socle de paix dans la reconstruction des sociétés fragmentées. Elle est expression de la liberté. Loin d'être une oppression, l'altermondialisme est la lumière de nos pensées, la boussole de nos navires, la nuée de nos rancœurs, de nos haines et de nos barbaries. Elle est de tout temps et éternelle. Ainsi le mélange générique et la pluralité culturelle devraient être des atouts pour l'acceptation de l'Autre et des signaux de l'émergence. Le roman devient ainsi un pivot de l'hétéroclisme discursif et sociétal. Symboliquement, celui de Rufin se veut un roman carrefour, un roman « arc-en-ciel » ou encore un « roman tiroir » qui favorise et célèbre le syncrétisme littéraire et culturel. C'est le lieu par excellence de l'expression de l'hybridité. La destruction des frontières territoriale, sociale, identitaire, culturelle, littéraire et idéologique semble être le point focal de cette article. Sous ce prisme la littérature est un bel exemple de tolérance avec des concepts comme l'esthétique des frontières, la littérature-monde qui est une littérature inclusive, faisant du discours rufinien l'épicentre de l'altermondialisme. Il faut vivre le nomadisme littéraire et culturel et éviter de se camper sur ses convictions. La Littérature est donc un discours avisé. À cet égard, le terrorisme pacifique devrait supplanter le terrorisme barbare. Il y a aujourd'hui dans le monde une réelle exigence de la fraternité. Et le bénéficiaire, c'est le monde, un monde qui s'assemble et qui nous ressemble.

### Bibliographie

1. BISANSWA, K. J. (2009). *Roman africain contemporain : Fiction sur la fiction de la modernité et du réalisme*, Paris, Honoré Champion
2. BOURDIEU, P. (1992), *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

3. GARDE, P. (2003), Le rôle des religions dans les conflits balkaniques », dans *Cités* pp. 91-104
4. HAKIM, E. K., (2018). *La Fabrique de L'Islamisme*, Paris, Institut Montaigne
5. JOLICOEUR, L (2004), « Portrait de Jean-Christophe Rufin », dans *Nuit blanche*, pp. 24-28
6. MEIZOZ, J. (2011), *Fabrique des singularités, Postures II*, Slatkine, « Erudition
7. NJOH-MOUELLE, E. (1998), *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé, CLE
8. RUFIN, J.-C. (2002). « Itinéraire : Jean-Christophe Rufin », dans *Revue Projet*, pp. 6-14.
9. RUFIN, J-C. (1999). *Les Causes perdues*. Paris, Gallimard
10. RUFIN, J-C. (2001). *Rouge Brésil*. Paris, Gallimard
11. RUFIN, J-C. (2007). *Le Parfum d'Adam* Paris, Flammarion
12. RUFIN, J-C. (2010). *Katiba*, Paris, Flammarion
13. RUFIN, J-C. (2015). *Check-Point*, Paris, Gallimard
14. RUFIN, J-C, *La tribune fr*
15. TOURAINÉE, A. (1997). *Pourrons-Nous Vivre Ensemble ?* Paris Fayard
16. WEISGERBER, J. (1978). *L'Espace romanesque*, Lausanne : L'Âge d'homme